

Nakis Panayotidis.

Voir l'invisible

Du 21 novembre 2014 au 15 mars 2015

La première grande exposition de musée de Nakis Panayotidis se tint en 1994 au Musée des Beaux-Arts de Berne. Elle avait pour titre *Nakis Panayotidis. Mnemographie* et Hans Christoph von Tavel, alors directeur du musée, en était le commissaire. Vingt années ont passé, Nakis Panayotidis s'est acquis une reconnaissance internationale, jalonnée de nombreuses expositions personnelles et aujourd'hui couronnée par la rétrospective que lui consacre le Musée des Beaux-Arts de Berne. Eminent représentant de l'Arte Povera, l'artiste a développé une œuvre protéiforme dont l'exposition *Nakis Panayotidis. Voir l'invisible* se propose de rendre compte. Elle réunit des sculptures, des installations, des peintures, des dessins et des photographies des années 1970 à nos jours et réserve de surcroît une place particulière aux œuvres récentes conçues par l'artiste dans la perspective de cette rétrospective bernoise.

Nakis Panayotidis s'est nourri de l'Arte Povera et de ses divers courants avec lesquels il fut en contact durant ses années de formation à Turin. Il a fait des matériaux ordinaires et des objets usagés, ou promis au rebut, ses instruments de travail. Il n'en a pas moins également recours à des matières nobles, le bronze, par exemple, que toutefois il ne traite pas comme telles, mais comme il le ferait de n'importe quel mélange de terre et d'eau. L'accidentel le fascine, tout comme l'éphémère, ce qu'atteste l'artiste de s'appuyer sur les réalités de son environnement immédiat – ce qui donne à son œuvre une incontestable diversité.

L'œuvre de Nakis Panayotidis témoigne à bien des égards d'une véritable originalité. Elle ne laisse entrevoir aucune orientation exclusive, c'est-à-dire aucun thème, aucun style, ni aucune technique ou matériau qui s'y révélerait prépondérant. L'artiste se montre en effet ouvert à toutes les options dès lors qu'il s'attelle à la concrétisation d'une idée. Il tire son inspiration et ses matériaux de l'endroit où il se trouve au moment de la conception de l'œuvre. Improvisateur infatigable, il ne contraint jamais ses idées à se couler dans un style prédéterminé. C'est pourquoi ses œuvres font preuve, y compris dans le cas de séries homogènes, d'une diversité imprévisible. Si les correspondances entre les différents types d'œuvres – dessins, travaux photographiques, installations, œuvres en néon et sculptures en bronze – sont rarement percep-

tibles sur le plan purement visuel, la réflexion sur leur contenu et leur signification permet aux relations qui les unissent de se préciser. Par ailleurs, l'artiste conçoit ses œuvres de telle manière que l'image qu'il nous donne à voir est également révélatrice de ce qui l'a précédée et de ce qui viendra après elle. L'idée que tout est soumis à un perpétuel changement joue un rôle fondamental dans son œuvre. La mythologie antique lui est aussi familière que le monde contemporain et toute son œuvre s'enracine dans l'histoire et les traditions culturelles de la Grèce, son pays natal. Ses tableaux, dessins, photographies, reliefs, objets picturaux et installations sont autant de lieux d'expression de ses préoccupations intellectuelles, qu'elles relèvent de la philosophie et de la mythologie grecque ou portent sur la justice sociale et la liberté intérieure.

L'exposition a été conçue et mise en œuvre en étroite collaboration avec l'artiste. Les œuvres y sont présentées dans un ordre chronologique décroissant où le présent ouvre la voie vers le passé. Nakis Panayotidis ne fait aucune distinction entre les différentes phases de création qui ont ponctué son parcours, ce qui est aussi une façon d'abolir les frontières entre l'ancien et le nouveau.

Nakis Panayotidis – une courte biographie

Nakis Panayotidis est né en 1947 à Athènes. A l'âge de seize ans, son frère aîné lui ouvre les portes du théâtre où il prend part à la production de décors. En 1966, il quitte Athènes pour Turin où il entreprend des études d'architecture. Il y fait la connaissance de l'architecte et artiste Egi Volterrani et du sculpteur Mario Molinari, deux personnalités qui l'influenceront durablement. Il visite avec Volterrani les expositions de la Galerie Christian Stein où l'Arte Povera vit le jour et où il fait la connaissance des artistes du mouvement. Des années plus tard – en 2003 – le journal *La Repubblica* le qualifie d'«ultimo dei poveri», de «dernier des pauvres», à l'occasion de son exposition au Palazzo Ducale, Museo per l'Arte Moderna de Gênes. En 1967, il part pour Rome où il fréquente l'Académie des Beaux-Arts et travaille pour le théâtre et le cinéma. Ce séjour romain sera toutefois de courte durée, il rentre à Turin dès l'année suivante, où il débute une collaboration avec Volterrani et poursuit par ailleurs ses activités dans l'atelier de Molinari. La période de rupture qui s'amorce autour de l'année 1968 conduit Nakis Panayotidis à s'engager politiquement – même s'il soutient déjà à l'époque que c'est d'abord par son œuvre qu'un artiste est à même d'apporter sa contribution politique. En 1971, l'artiste entreprend un voyage à Berne avec le projet de s'y rendre sur la tombe de Michel Bakounine et d'en visiter la Kunsthalle Bern. C'est lors de ce voyage qu'il fait la connaissance d'Agnès Häussler. Ils se marient en 1973 et s'établissent à Berne où ils vivent encore aujourd'hui. Leur fille Anastasia Artemis vient au monde en 1975. Suit une période d'expérimentation artistique qui voit l'œuvre de Nakis

KUNST
MUSEUM
BERN

CREDIT SUISSE

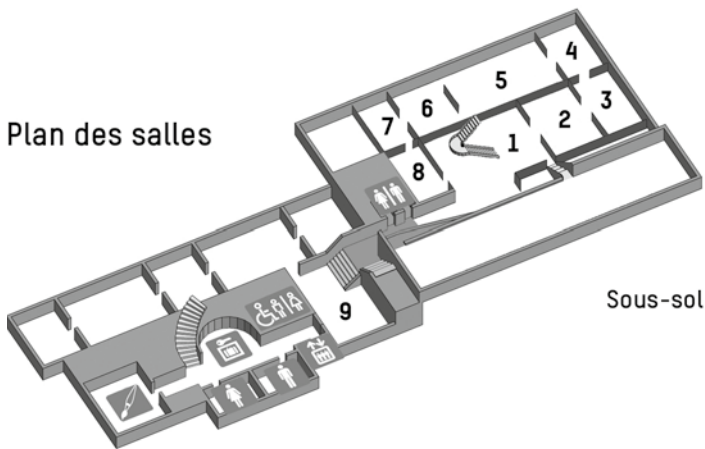
Partenaire du Kunstmuseum Bern



Burggemeinde
Bern

Panayotidis faire ici ou là l'objet d'après critiques. Loin de baisser les bras, l'artiste met cette situation à profit pour se tourner vers de nouvelles idées.

Nakis Panayotidis vit et travaille aujourd'hui à Berne et à Sérifos, une île des Cyclades où il passe le plus souvent les mois d'été avec sa famille.



- Salle 1 :** Le passé et le présent
- Salles 2, 3 et 4 :** La perception
- Salles 5 et 6 :** La lumière et l'ombre
- Salle 7 :** Le sens des choses
- Salle 8 :** Les premiers travaux
- Salle 9 (Vestibule) :** Le cinéma

La façade du Musée des Beaux-Arts de Berne

VEDO DOVE DEVO. Ces trois mots inscrits en lettres lumineuses sur la façade du Musée des Beaux-Arts de Berne résumant à eux seuls le principal message de Nakis Panayotidis. *VEDO DOVE DEVO* – Je vois là où je dois (voir). Tout est une question d'angle de vue, la perception n'est jamais univoque. Car même lorsque l'on garde le même point de vue, le second regard n'est jamais identique au premier, et le troisième remet en question tout ce que l'on a vu précédemment. Cette ambiguïté de la perception visuelle joue un rôle essentiel dans l'œuvre de Nakis Panayotidis. L'artiste met au jour l'invisible, il met sur le devant de la scène ce qui auparavant n'existait pas ou bien avait un autre visage. Partant de la réalité qui se présente à lui, il en abolit les frontières et crée de nouvelles connexions : entre le passé et le présent, entre le mythe et la vie de tous les jours, entre le réel et l'illusion.

Salle 1 : Le passé et le présent

Les visiteurs et les visiteuses sont accueillis dans l'exposition par le précepte écrit en grecque en tubes de néon *Diventi quello che sei*, 2003. La formule « Deviens ce que tu es » est dérivée de celle de Nietzsche « Comment on devient ce que l'on est ». Dans le style direct et sans détour qui est le sien, l'artiste s'adresse en penseur au spectateur et entre en communication avec lui sans autre intermédiaire. Les écritures en néon occupent une place spécifique dans l'œuvre de Nakis Panayotidis. Ce mode d'expression, fondé sur un minimalisme et une linéarité absolus, est destiné à frapper le regard, comme dans *Kabul*, 2010, ou *EXIL*, 2006. Il en va de même dans *Katharsis I* et *Katharsis II* (les deux de 2012) où Nakis Panayotidis a recours à la langue grecque. Bien qu'il ait retourné les lettres de ΔΟΞΑ (gloire) et ΑΓΩΝ (lutte), les deux mots n'en restent pas moins lisibles et n'abandonnent rien de leur force déclarative. L'œuvre *My time is not your time*, 1989-2014, inaugure et clôt le parcours de l'exposition. L'esquisse de cette œuvre date de 1989 et Nakis Panayotidis ne l'a retrouvée qu'en 2014. Les réveils et leurs tic-tac symbolisaient déjà l'avancement du temps dans la version

de 1989. Dans celle de 2014, l'artiste a ajouté du sable, qu'il a rapporté de Grèce, et dans lequel il a planté et allumé une bougie – sur le modèle des bougeoirs remplis de sable des églises orthodoxes. Le temps – tel est le message – ne s'est pas arrêté en 1989, mais a poursuivi sa course jusqu'à aujourd'hui. Néanmoins, il ne connaît pas de fin et la bougie qui brûle en continu montre ce qu'il en reste. Nakis Panayotidis a créé l'installation *Ladro di luce* en 2005 pour le Musée national d'art contemporain de Thessalonique et il a choisi d'en renouveler la mise en scène pour sa présentation au Musée des Beaux-Arts de Berne. Ses « poings flottants » sont des moulages en bronze que l'artiste a réalisés de ses mains. Placés à même le mur, ces poings donnent l'impression que quelqu'un les brandit à travers un trou perforé dans le mur. Ils serrent des tubes néon qui diffusent leur lumière rouge et bleue sur le mur et en irradient également l'espace environnant. Le titre *Ladro di luce* – Voleur de lumière – fait référence à Prométhée qui tendit la tige creuse d'un fenouil géant au passage du char d'Hélios, le dieu du soleil, pour y capturer le feu. La lumière (rouge) que Prométhée a volée aux dieux pour la donner aux humains est tenue par le poing de l'artiste. En déroband la lumière à Prométhée, il devient le voleur qui a volé le voleur. En même temps, il est celui qui amène la lumière puisqu'il transmet la lumière (bleue) en l'associant à plusieurs messages : « Nous voulons rêver », « Nous voulons aimer », « Nous voulons savoir », « Nous voulons la liberté ».

Ces œuvres témoignent de l'usage que fait Nakis Panayotidis de l'ancien : il le réinvente, le modifie, le transfigure, le restructure, et en propose, pour finir, des visions inédites.

Salles 2, 3 et 4 : La perception (œuvres récentes)

Les œuvres récentes de Nakis Panayotidis sont elles aussi marquées par l'intervention de la lumière : multipliant les oppositions de clair et d'obscur et les jeux d'ombres et de lumière, ces œuvres dévoilent ce qui était caché et déplacent les perceptions. La toile de *Every Day is One Dreaming Day*, 2014, (Salle 2) est couverte d'une plaque de verre fracturée en six endroits, là où des éclats de verre enroulés de tubes de néon y ont apparemment fait irruption avec violence. D'autres œuvres qui arborent également des plaques de verre fêlées, notamment *Because the Imagine*, 2013 (Salle 2), *Combat*, 2012/2013, et *Nemesis*, 2013 (Les deux en Salle 4), paraissent au premier abord n'exprimer qu'une furieuse agressivité. La véritable intention de l'artiste n'apparaît que dans un second temps. L'agression qui surgit au premier plan – le verre montre nettement que les coups ont été portés sur sa face arrière – est en réalité contenue et fermement repoussée, tantôt par des « fleurs en plomb », tantôt par une haie d'éclats de verre. L'artiste explique qu'il ne faut pas voir là de l'art conceptuel, mais simplement l'idéalisme qu'il porte en lui et auquel il donne ainsi une expression.

Nakis Panayotidis s'est tourné vers un matériau non conventionnel, la vapeur, pour faire comprendre la perception et la mettre à l'épreuve. La vapeur qu'il diffuse dans ses œuvres lui sert à envelopper des objets d'un brouillard qui les soustrait au regard. Ainsi, dans *Nephele and the Diamonds* et *WISE* (Les deux de 2013 et les deux en salle 3), une spirale de vapeur s'élève d'une valise à demi ouverte, puis se désintègre dans l'air, et donc voile et dévoile tour à tour ce que contient la valise. Dans *Nasconditi sapere*, 2011 (Salle 4), la vapeur s'échappe du tiroir ouvert d'une petite table d'enfant que l'artiste s'est procurée dans un magasin de brocante. La vapeur efface une expression inscrite en lettres grecques sur le fond du tiroir qui signifie « nasconditi sapere » (Savoir caché). Ce « savoir » est lisible à intervalles réguliers, chaque fois que cesse l'afflux de vapeur, c'est-à-dire toutes les cinq minutes pendant deux minutes, après quoi ce savoir disparaît à nouveau. Le savoir caché émerge donc à la vue, mais ce n'est que pour être immédiatement soustrait de nouveau au regard.

Dans *Nasconditi corpo*, 2011-2012 (Salle 4), Nakis Panayotidis fait disparaître le corps (et l'esprit), ou ce qui en tient lieu, derrière un voile de vapeur. La lumière qui irradie le vêtement depuis le fond de la scène en fait ressortir les salissures – qui confèrent

à la chemise les qualités d'un vêtement ordinaire qui pourrait tout aussi bien avoir été pendu là momentanément pendant une période de travail. Mais cette lumière confère aussi à l'œuvre quelque chose de fantomatique, la marque d'une absence. Le modèle de la chemise provient du *Il Battesimo di Cristo* (Baptême du Christ, vers 1448 – 1450) de Piero della Francesca où, à l'arrière-plan, un jeune garçon penché en avant est occupé à enfiler une chemise blanche. Un acte des plus quotidiens intégré à une scène mystique, où Jean le Baptiste baptise le Christ, tandis qu'une blanche colombe – le Saint Esprit – plane au-dessus de sa tête et que le fleuve paraît interrompre son cours à ses pieds. Nakis Panayotidis a vu cette peinture à la National Gallery de Londres en 1982. Depuis lors, la chemise blanche réapparaît régulièrement dans son œuvre.

Salles 5 et 6 : La lumière et l'ombre

Pour Nakis Panayotidis, la lumière est plus qu'un moyen d'éclairage. Elle possède une valeur intrinsèque en soi qui lui permet, une fois libérée de sa fonction purement utilitaire, d'endosser le rôle d'un agent artistique. À l'instar des portraits de saints de la période baroque, les travaux photographiques de Nakis Panayotidis sont le lieu d'éclairages surréalistes qui introduisent une dimension temporelle dans l'instant figé de la photographie. La lumière extérieure pénètre dans des zones sombres qu'elle irradie d'éclairages dramatiques.

Il arrive souvent à l'artiste de dissimuler une source de lumière derrière des toiles, notamment parce qu'elles s'y montrent perméables, ainsi par exemple, dans *Costretto a condurvi* et *Costretto a indicarvi* (Les deux de 2008) ou encore dans *Risaie*, 2009 (Toutes dans la salle 5). Cette lumière produit – souvent dans une seule et même image – une vision antagoniste où une extrême netteté côtoie des effets de flou. Il s'en dégage une impression d'étrangeté et de rêve que le dessin qui se surimpose à la photographie ne manque pas de renforcer. À la contemplation de l'œuvre, c'est comme si l'on faisait retour sur le présent depuis un futur éloigné ou bien retour vers une période passée depuis le temps présent. Les frontières entre l'espace et le temps sont dissoutes, ce que les paysages de mer manifestent de façon particulièrement saisissante. Dans *Con lo sguardo del nomade*, 2009, et *Pensato oltre III*, 2011, ou encore dans *Me Between Sky and Sea II*, 2008 (Toutes en salle 5), le puissant faisceau de lumière diffusé à l'arrière de la toile donne à la ligne d'horizon une brillance inattendue. L'espace de l'image, bien que construit en perspective centrale, se comprime de manière déroutante. Le spectateur est au bord de la mer, mais dans le même temps, il est comme happé par l'éclair qui s'illumine au loin. La mer est un élément clé de l'œuvre de Nakis Panayotidis. Il la fréquente et elle l'accompagne depuis son enfance. L'artiste voit dans la mer Egée un lieu de passage vers d'autres époques, un endroit où le passé et le futur rejoignent le présent et où les mythes prennent sans cesse de nouveaux visages. L'expérience de la mer qu'il transpose dans son œuvre est donc celle du mouvement et du changement perpétuels.

Nakis Panayotidis monte parfois ses tubes de néon sur des profils de métal peints qu'il fixe sur le bord supérieur de la photographie, excepté sur un court segment qui laisse voir les néons, créant ainsi une projection de lumière qui éclaire toute la surface de l'image, comme dans *La luce crea l'armonia e l'armonia l'architettura*, 1999 (Salle 6). Dans ces œuvres, l'artiste n'a pas fait des ruines héroïques de la Grèce classique ses motifs de référence, il leur a préféré les zones industrielles qui s'étendent à la périphérie des villes et les terrains de friches où la végétation a repris ses droits. En témoignent la gare désaffectée de *Linee di partenza linee d'arrivo*, 2005 (Salle 6). *Das Licht jeden Tages II*, 1996 (Salle 6), présente la vue désolée de l'ancienne usine Halyvourgiki d'Eleusis, une ville située à environ vingt kilomètres d'Athènes. C'était autrefois une imposante aciérie qui employait plus de 2000 ouvriers et symbolisait le progrès et l'espoir de la Grèce meurtrie par la guerre. Elle est aujourd'hui en ruine. L'artiste l'inonde cependant d'une nouvelle lumière sous laquelle elle resplendit une dernière fois.

Salle 7 : Le sens des choses

Le noir de suie et de goudron qui couvre *Ohne Titel* (GOYA), 1986, donne à l'œuvre un aspect lugubre. Un subtil jeu d'ombre et de lumière y laisse apparaître le nom du peintre espagnol «Francisco José de Goya» (1746–1828) qui influence l'œuvre de Nakis Panayotidis. Mais ce n'est pas sur la peinture de Goya que l'œuvre se concentre. Elle veut faire référence à l'action de Goya comme penseur libéral et comme témoin de son époque et à son influence sur ses congénères mais aussi sur lui, Panayotidis, qu'il a profondément marqué. Il le rappelle encore dans *GOYA*, 1985 – 1987, dont toute la puissance d'expression se traduit par la mise en scène, on ne peut plus minimaliste, du seul mot «Goya» à la surface de la toile.

L'œuvre de Nakis Panayotidis traite aussi bien de problèmes philosophiques ou de récits mythologiques que de justice sociale ou de liberté intérieure. Les amples connaissances de l'artiste en histoire de l'art et de la culture jouent un grand rôle dans son œuvre. Il ne s'agit pas là seulement de la Grèce ancienne, même si elle s'y montre prépondérante. L'artiste a vécu dans les paysages de la mythologie et de ses histoires, il a pour ainsi dire grandi avec elles et la connaissance qu'il en a ne se réduit pas à un savoir livresque. Il s'intéresse aux questions qu'elles posent sur le sens des choses et de la vie, des questions qui traversent toute son œuvre, comme par exemple *In Thebe*, 1987, qui fait référence à l'histoire d'Œdipe. Tout d'abord, Œdipe tue son père, Laïos, roi de Thèbes, lors d'une bagarre. Puis il prend pour épouse sa propre mère, Jocaste, la veuve du roi, qu'il a obtenue en récompense pour avoir débarrassé Thèbes du Sphinx. Mais il finit par apprendre que Laïos et Jocaste sont ses parents et que donc il s'est rendu coupable – ce que la prophétie de l'oracle avait prédit – de parricide et d'inceste. Dans *Œdipe roi*, la tragédie de Sophocle, Œdipe se crève les yeux de honte et fuit en exil. *In Thebe* s'empare de cette thématique : lorsque le spectateur pose ses yeux sur le tableau, il est ébloui par deux ampoules qui l'aveuglent et lui font – comme Œdipe – perdre la vue. Ainsi, ce n'est plus le spectateur qui regarde l'œuvre, mais l'œuvre qui le regarde.

Salle 8 : Les premiers travaux

Les œuvres les plus anciennes présentées dans l'exposition sont empreintes de la rigueur de l'art minimal. Dans *F 3*, 1977 et *E 4, E 12* (Les deux de 1979) l'artiste a composé des carrés, légèrement inclinés de côté, avec des petites baguettes de bois qu'il a fixées à la perpendiculaire à la surface de la toile. Des lignes diagonales traversent parfois les carrés, y délimitant des triangles de même dimension mais de couleur différente. Les baguettes projettent leurs ombres réelles mais aussi celles que l'artiste a figurées par des traits de couleur. Ces quelques écarts lui permettent de remettre en question l'équivalence convenue des formes fondamentales dans l'art minimal. D'infimes interventions colorées singularisent les triangles, tandis que les ombres peintes associées aux ombres réelles brouillent la perception.

Les premiers travaux sur papier de Nakis Panayotidis ne sont pas des dessins mais des collages réalisés avec des matériaux «pauvres», du papier d'emballage et du goudron, qui signent l'ancrage de l'artiste dans l'Arte Povera. La lumière est au cœur d'*Illuminare*, 1986, et de *Luce*, 1987, deux œuvres qui montrent une ampoule nue suspendue à un câble. La lumière y est comme occultée par une éclipse de soleil et sa puissance de rayonnement est en outre restreinte par des formes parasites – une faucille noire en goudron et un corps étranger couleur de plomb pénétrant la feuille de l'extérieur – qui pourraient bien être responsables de l'extinction des ampoules. Ces œuvres ont été créées peu avant la chute du rideau de fer et sont un condensé de la rigidification qui affectait alors la pensée politique sur laquelle la «lumière» de la raison n'avait pas de prise. En y regardant de plus près, on comprend que les ampoules ne sont pas tout à fait à l'aplomb et qu'en réalité, elles bougent. Quelque chose les a mises en mouvement – elles, ou le processus politique, justement.

Les deux feuilles *La mia Africa* et *L'Oriente* (Les deux de 1987) montrent des formes sombres aux contours irréguliers qui figurent le continent africain et une femme vêtue d'une burqa. Malgré leur couleur noire, il n'est pas question ici d'occultation de la lumière. Celle-ci s'accroche au contraire sur les aspérités de leur épaisse matière noire et grise, accentuant l'effet de relief et leur imprimant un mouvement de vagues tumultueuses qui les fait pour ainsi dire « respirer ». La lumière produit ici du mouvement, comme c'est souvent le cas dans les œuvres de Nakis Panayotidis, même quand elle n'en est pas le matériau principal. Ce mouvement est le signe de la vie et du changement, et pour finir, le changement amorce le processus de prise de conscience.

Salle 9 (Vestibule): Le cinéma

Le cinéaste Thierry Spitzer a suivi Nakis Panayotidis avec sa caméra. Il en issu un film documentaire de 32 minutes intitulé **Nakis Panayotidis: Are you talking to me?** Une partie des prises de vue a été réalisée lors du montage de la présente exposition au Musée des Beaux-Arts de Berne. Le film est en italien, sous-titré. Dans le même espace se trouve une boîte noire qui renferme l'œuvre *KABUL, il racconto di un sogno*, 2003-2012. Il s'agit d'un hommage à Alighiero Boetti, ami de Nakis Panayotidis et artiste de l'Arte Povera qui faisait tisser ses tapis à Kabul. C'est lui qui parla de Kabul à Nakis Panayotidis et la capitale de l'Afghanistan représente depuis lors pour lui un – comme il l'appelle – « aimant planétaire ». Kabul symbolise tout, la mort et la résurrection, la destruction et le recommencement, et en somme, ce dont chaque jour est la promesse. Le mot « Kabul » rayonne ainsi sur toute chose malgré la noirceur dont il est chargé.

AGENDA

Öffentliche Führungen

Sonntag, 11h: 23. November 2014, 4. Januar 2015, 1./15. * Februar 2015

Dienstag, 19h: 9. Dezember 2014, 24. Februar 2015
* mit der Kuratorin Regula Berger
Anmeldung nicht erforderlich, Ausstellungseintritt

Rundgang mit dem Künstler

Dienstag, 20. Januar 2015, 19h
Anmeldung nicht erforderlich, Ausstellungseintritt

Griechische Mythen einst & heute

Sonntag, 8. März 2015, 11h-12h30
Die Geschichtenerzählerin Esther Rohner entführt in die griechische Götterwelt und schafft Verbindungen zu den Werken des Künstlers Nakis Panayotidis (Mundart). Für Kinder ab 9 Jahren gratis und Erwachsene Ausstellungseintritt

INFOS

Commissaires

Matthias Frehner, Regula Berger

Tarif

CHF. 14.00 / réduit CHF 10.00

Visites privées, scolaires

T +41 (0)31 328 09 11,
vermittlung@kunstmuseumbern.ch

Horaires d'ouverture

Mardi: 10h – 21h
Mercredi – Dimanche: 10h – 17h

Jours fériés

25 décembre 2014: fermé
31 décembre 2014, 1er et 2 janvier 2015:
10h – 17h

Tournée de l'exposition

MACRO, Museo d'Arte Contemporanea, Rome,
d'avril à septembre 2015 ;
Hess Art Museum, The Hess Collection Winery, Napa, USA,
programmé pour 2015-2016

CATALOGUE

Nakis Panayotidis. Das Unsichtbare sehen/ Nakis Panayotidis. Seeing the invisible

Édité par le Musée des Beaux-Arts de Berne sous la direction de Matthias Frehner et Regula Berger. Textes de Bruno Corà, Matthias Frehner, Sabine Hahnloser Tschopp, Donald Hess, Petros Markaris, Thierry Spitzer et Hans Christoph von Tavel. En allemand et en anglais. 312 pages, 100 reproductions en couleur, Scheidegger & Spiess, Zurich. ISBN 978-3-85881-444-9

DESSINS

12 dessins originaux de Nakis Panayotidis sont proposés à la vente à la boutique du musée à l'occasion de l'exposition: 30 x 42 cm, sur papier grené. Prix à l'unité: CHF 3'000.00, 20% de remise pour les membres de l'Association des amis du Musée des Beaux-Arts de Berne et de la Bernische Kunstgesellschaft BKG. Plus d'informations sur le site du musée à partir du 20 novembre: www.kunstmuseumbern.ch

FILM

Nakis Panayotidis: Are you talking to me?

Réalisation: Thierry Spitzer. 32 min, en italien, sous-titré.
Le film est présenté dans l'exposition.

ŒUVRES EN VENTE

Certaines œuvres de l'exposition sont en vente.
Une liste de prix est disponible à la caisse.

L'exposition bénéficie du soutien de:


Binding
Sélection d'Artistes
N° 55

HESS ART COLLECTION